

STRABON ET LE SORT DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ARISTOTE *

Introduction

Le récit de Strabon relatif au sort de la bibliothèque d'Aristote a été l'objet de nombreuses controverses parmi les spécialistes modernes de l'école péripatéticienne¹. Le zèle des savants s'explique non seulement par l'importance du passage pour saisir les causes d'une apparente éclipse de l'école d'Aristote à la période hellénistique, mais aussi par la difficulté qu'éprouve le lecteur à distinguer la vérité de l'affabulation sous la plume de Strabon. L'existence de sources parallèles antiques, dont les renseignements concordent seulement en partie avec Strabon, a contribué à rendre le débat encore plus ardu².

Voici le texte de Strabon (13, 1, 54 = C 608-609), suivi d'une traduction :

Ἐκ δὲ τῆς Σκήψεως οἱ τε Σωκρατικοὶ γέγονασιν Ἐραστός καὶ Κορίσκος καὶ ὁ τοῦ Κορίσκου υἱὸς Νηλεὺς, ἀνὴρ καὶ Ἀριστοτέλους ἠκροαμένος καὶ Θεοφράστου, διαδεγμένος δὲ τὴν βιβλιοθήκην τοῦ Θεοφράστου, ἐν ἧ ἦν καὶ ἡ τοῦ Ἀριστοτέλους ὁ γοῦν Ἀριστοτέλης τὴν ἑαυτοῦ Θεοφράστῳ παρέδωκεν, ᾧ περ καὶ

* Je remercie M. Steinrück (Neuchâtel) pour ses suggestions résultant de la lecture d'une première version de cet article, ainsi qu'Alexandra Trachsel (Neuchâtel) pour les voies qu'elle m'a ouvertes dans l'appréciation de certains passages de Strabon. Mes remerciements s'adressent également aux lecteurs anonymes de la revue pour leurs suggestions pertinentes.

1. Pour un état de la question, cf. P. MORAUX, *Der Aristotelismus bei den Griechen I*, Berlin - New York, 1973, p. 3-31 ; H. B. GOTTSCHALK, « Notes on the Wills of the Peripatetic Scholars », *Hermes* 100 (1972), p. 314-342, en particulier p. 335-342 ; Id., « Aristotelian Philosophy in the Roman World from the Time of Cicero to the End of the Second Century AD », *ANRW II* 36.2 (1987), p. 1079-1174, en particulier p. 1083-1097 ; Id., « Apellikon », *NP* 1 (1996), p. 830 ; Id., « Neleus [3] », *NP* 8 (2000), p. 809-810.

2. Plut., *Sulla*, 26, 1-3 ; Diog. Laert., 5, 52 ; Athen., 1, 3a-b ; 5, 214d = Posidonios, *FGrHist* 87 F 36.

τὴν σχολὴν ἀπέλιπε, πρῶτος ὧν ἴσμεν συναγαγὼν βιβλία καὶ διδάξας τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ βασιλέας βιβλιοθήκης σύνταξιν. Θεόφραστος δὲ Νηλεῖ παρέδωκεν· ὁ δ' εἰς Σκήψιν κομίσας τοῖς μετ' αὐτὸν παρέδωκεν, ιδιώταις ἀνθρώποις, οἱ κατὰ κλειστα εἶχον τὰ βιβλία οὐδ' ἐπιμελῶς κείμενα· ἐπειδὴ δὲ ἦσθοντο τὴν σπουδὴν τῶν Ἀτταλικῶν βασιλέων ὑφ' οἷς ἦν ἡ πόλις, ζητούντων βιβλία εἰς τὴν κατασκευὴν τῆς ἐν Περγάμῳ βιβλιοθήκης, κατὰ γῆς ἔκρυσαν ἐν διώρυγῃ τινι· ὑπὸ δὲ νοτίας καὶ σπητῶν κακωθέντα ὀψέ ποτε ἀπέδοντο οἱ ἀπὸ τοῦ γένους Ἀπελλικῶντι τῷ Τηίῳ πολλῶν ἀργυρίων τὰ τε Ἀριστοτέλους καὶ τὰ τοῦ Θεοφράστου βιβλία· ἦν δὲ ὁ Ἀπελλικῶν φιλόβιβλος μᾶλλον ἢ φιλόσοφος· διὸ καὶ ζητῶν ἐπανάρθωσιν τῶν διαβρωμάτων εἰς ἀντίγραφα καινὰ μετήνεγκε τὴν γραφὴν ἀναπληρῶν οὐκ εὖ, καὶ ἐξέδωκεν ἀμαρτάδων πλήρη τὰ βιβλία. Συνέβη δὲ τοῖς ἐκ τῶν περιπάτων τοῖς μὲν πάλαι τοῖς μετὰ Θεόφραστον οὐκ ἔχουσιν ὄλως τὰ βιβλία πλὴν ὀλίγων, καὶ μάλιστα τῶν ἐξωτερικῶν, μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ θέσεις ληκυθίζειν· τοῖς δ' ὕστερον, ἀφ' οὗ τὰ βιβλία ταῦτα προῆλθεν, ἄμεινον μὲν ἐκείνων φιλοσοφεῖν καὶ ἀριστοτελίζειν, ἀναγκάζεσθαι μένοιτο τὰ πολλὰ εἰκότα λέγειν διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἀμαρτιῶν. Πολὺ δὲ εἰς τοῦτο καὶ ἡ Ῥώμη προσελάβετο· εὐθὺς γὰρ μετὰ τὴν Ἀπελλικῶντος τελευτὴν Σύλλας ἦρε τὴν Ἀπελλικῶντος βιβλιοθήκην ὁ τὰς Ἀθήνας ἐλὼν, δεῦρο δὲ κομισθεῖσαν Τυραννίων τε ὁ γραμματικὸς διεχειρίσατο φιλαριστοτέλης ὧν, θεραπεύσας τὸν ἐπὶ τῆς βιβλιοθήκης, καὶ βιβλιοπῶλαι τινες γραφεῦσι φαύλοις χρώμενοι καὶ οὐκ ἀντιβάλλοντες, ὅπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων συμβαίνει τῶν εἰς πρᾶσιν γραφομένων βιβλίων καὶ ἐνθάδε καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ. Περί μὲν οὖν τούτων ἀπόχρη.

De Scepsis sont originaires les socratiques Érastos, Coriscos, ainsi que le fils de Coriscos, Néléé, un homme qui a suivi l'enseignement d'Aristote aussi bien que de Théophraste ; il a reçu en héritage la bibliothèque de Théophraste, dans laquelle se trouvait aussi celle d'Aristote. Du moins, Aristote a légué sa propre bibliothèque à Théophraste, auquel il a aussi laissé son école ; Théophraste était le premier – à notre connaissance – à avoir rassemblé des livres et à avoir enseigné aux rois d'Égypte l'arrangement d'une bibliothèque. Or Théophraste a légué (sa bibliothèque) à Néléé. Ce dernier, l'ayant emportée à Scepsis, l'a léguée à ses descendants, des gens simples, qui ont gardé sous clé les livres en les entreposant sans soin. Lorsqu'ils se rendirent compte de l'intérêt des rois attalides, auxquels était soumise leur cité, rois qui cherchaient des livres pour fournir la bibliothèque de Pergame, ils cachèrent (leurs livres) sous terre, dans une tranchée. Après qu'ils furent endommagés par l'humidité et la vermine, plus tard, les descendants remirent les livres d'Aristote et de Théophraste à Apellicon de Téos contre une forte somme d'argent. Mais Apellicon était plus bibliophile que philosophe. C'est pourquoi, cherchant à restituer les lacunes, il fit transcrire le texte sur de nouveaux exemplaires en complétant de façon malheureuse, et il publia les livres pleins de fautes.

Il en résulta que les héritiers de l'école péripatéticienne, à l'époque qui a suivi Théophraste, n'ayant pour l'essentiel pas les livres, sauf quelques-uns, et surtout des textes (de l'enseignement) exotérique, n'avaient rien qui leur permette de pratiquer la philosophie factuelle, mais se contentaient de réciter des lieux communs. Quant aux suivants, à partir du moment où ces livres furent disponibles, ils philosophaient et aristotélisaient mieux que leurs prédécesseurs, mais ils étaient néanmoins forcés de formuler des probabilités, à cause du nombre des erreurs. Rome aussi prit une part non négligeable à cet état de fait : car juste après la mort d'Apellicon, Sulla, qui avait pris Athènes, saisit la bibliothèque d'Apellicon. Une fois qu'elle fut amenée à Rome, le grammairien Tyrannion s'en occupa du fait de sa sympathie pour l'aristotélisme, en s'assurant la collaboration du bibliothécaire. Certains marchands de livres s'en occupèrent également ; ils employèrent des scribes médiocres, et ne collationnèrent pas les textes, phénomène courant aussi pour les autres livres copiés pour la vente, que ce soit ici (à Rome) ou à Alexandrie. Mais en voilà assez sur ce sujet.

La plupart des études modernes consacrées à ce sujet ont été rédigées par des spécialistes de l'école péripatéticienne. De ce fait, ces savants ont cherché avant tout à déterminer la fiabilité du récit de Strabon pour connaître le sort de la bibliothèque d'Aristote, et plus généralement pour saisir l'état de son école dans les siècles qui ont suivi sa mort. Le résultat est accablant pour Strabon, puisque l'on considère généralement de nos jours que le récit du géographe comporte une part importante de fantaisie ou d'erreur³. Comme cette source a été considérée presque invariablement du point de vue des études péripatéticiennes et non dans la perspective de Strabon, on s'est peu soucié de comprendre les raisons qui ont amené Strabon à mentionner le sort de la bibliothèque d'Aristote à ce point du récit. Une explication purement géographique semble contenter les interprètes modernes : Strabon aurait parlé de cet épisode parce qu'il était question de Scepsis, patrie de Nélée. Il faut toutefois se garder d'une séparation trop nette entre le philosophe Aristote et le géographe Strabon : ce dernier, dès le préambule de sa *Géographie* (1, 1, 1), revendique sans ambiguïté – en qualité de géographe – le statut de philosophe. Strabon dresse ensuite une

3. Cf. en particulier H. B. GOTTSCHALK, art. cit. (n. 1), 1972, p. 342 : *taking all the known facts into account, it is impossible to avoid the conclusion that Apellicon's story is pure invention*. On relèvera une exception parmi les publications les plus récentes, chez R. G. TANNER, « Aristotle's Works : The Possible Origins of the Alexandria Collection », dans R. MACLEOD (éd.), *The Library of Alexandria : Centre of Learning in the Ancient World*, London - New York, 2000, p. 79-91, en particulier p. 83 : *this received account seems too circumstantial for mere fabrication*. En l'absence d'éléments positifs pour soutenir son argumentation, il est toutefois difficile de suivre l'auteur dans son hypothèse selon laquelle les écrits d'Aristote auraient été transférés de Mieza, où Aristote avait formé le jeune Alexandre, à Alexandrie – encore du vivant d'Alexandre –, avant d'être incorporés dans la Bibliothèque un demi-siècle plus tard.

liste d'auteurs qu'il considère comme des géographes. On relèvera en particulier la présence d'Homère en tête de liste, suivi des Milésiens Anaximandre et Hécatéé.

Dans les lignes qui suivent, il s'agira de se placer résolument dans la perspective de Strabon, et de comprendre comment, dans l'agencement de son récit, s'inscrit la mention du sort de la bibliothèque d'Aristote. Autrement dit, la lecture du passage sera replacée dans le contexte plus large de la description de la Troade, dont le point le plus important est assurément la description du site de Troie qui précède (13, 1, 26-42). À partir de cet instrument heuristique, on pourra montrer que la digression en question fait partie d'un ensemble plus vaste d'allusions permettant à Strabon de mettre en doute la fiabilité de sources concurrentes (la tradition aristotélicienne, mais aussi Alexandrie, Pergame, Athènes et surtout l'érudit Démétrios de Scepsis). L'enjeu que représente l'accès à une tradition fiable des livres d'Aristote tient au fait que le philosophe a manifesté un intérêt non négligeable pour l'interprétation des textes homériques⁴.

Bref état de la question sur la base des sources antiques

Deux traditions mutuellement exclusives s'affrontent quant au sort de la bibliothèque d'Aristote⁵. Selon la première (Athen., 1, 3a-b), le roi Ptolémée II aurait acheté de Nélée les livres d'Aristote et de Théophraste, et les aurait transférés à Alexandrie avec les autres livres acquis à Athènes et à Rhodes. Selon la seconde (Strab., 13, 1, 54), la bibliothèque aurait été emportée par Nélée à Scepsis, où elle aurait été conservée dans de piètres conditions depuis la mort de Théophraste vers 288 av. J.-C. Le passage des émissaires des rois attalides à Scepsis, vers le milieu du II^e siècle, se serait soldé par un échec, puisque les descendants de Nélée auraient caché les livres pour éviter d'avoir à les céder. Ils auraient néanmoins été vendus à

4. Cf. N. J. RICHARDSON, « Aristotle's Reading of Homer and Its Background », dans R. LAMBERTON et J. J. KEANEY, *Homer's Ancient Readers. The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*, Princeton, 1992, p. 30-40, en particulier p. 36-37. On peut relever notamment les réflexions du philosophe sur la véracité de la poursuite d'Hector (Aristot., *Poet.*, 1460b 23-26 et 1460a 11-18), qui trouvent un prolongement chez Strabon (13, 1, 37), ainsi que dans un commentaire conservé sur papyrus, copié au II^e s. apr. J.-C., mais dont la source est vraisemblablement d'époque hellénistique ; cf. P. Nicole inv. 72 = Pack² 1204, réédité par A. TRACHSEL et P. SCHUBERT, « Une description de la topographie de Troie dans un papyrus de Genève », *MH* 56 (1999), p. 222-237 ; cf. aussi W. LUPPE, « Ein Nachtrag zum Genfer Topographie-Papyrus », *MH* 57 (2000), p. 237-239.

5. Cf. P. MORAUX, *op. cit.* (n. 1), 1973, p. 28 ; H. B. GOTTSCHALK, art. cit. (n. 1), 1972, p. 340.

Apellicon de Téos vers la fin du II^e s. av. J.-C. Le même Apellicon aurait rapporté les livres à Athènes, où ils auraient été saisis par Sulla lors de la capture de la ville en 86 av. J.-C. ; le général aurait ensuite transféré les livres à Rome en 84⁶. C'est là que le grammairien Tyrannion d'Amisos, arrivé comme prisonnier à Rome en 71, aurait eu accès à ces livres.

Dans la seconde tradition, qui est celle dont Strabon fait état, il est frappant de constater que la bibliothèque subit un aller et retour entre Athènes et Scepsis ; elle reste dans cette dernière ville pendant une période d'environ un siècle et demi, correspondant en gros à la période de floraison des bibliothèques d'Alexandrie puis de Pergame. Ce détour par Scepsis paraît suspect, ce d'autant plus qu'il pourrait receler une contradiction : si les héritiers de Nélée ne manifestaient réellement aucun intérêt pour les livres, ils n'avaient a priori aucune raison de les mettre sous clé, puis de les soustraire à la rapacité des envoyés du roi de Pergame⁷. Il est bien possible que les livres n'aient jamais quitté Athènes.

Chaque version des événements peut s'expliquer par des motivations externes chez l'auteur qui la rapporte. Ainsi, Athénée aurait cherché à harmoniser les deux traditions, relatives à Alexandrie, respectivement Scepsis, en les présentant d'une manière propre à maintenir la prééminence de la bibliothèque d'Alexandrie⁸. Le récit concernant Scepsis aurait pu être inventé par Apellicon. Gottschalk (art. cit. [n. 1], 1972, p. 342) rappelle le caractère douteux du bibliophile, et suggère, sans présenter cette hypothèse comme une certitude⁹, qu'Apellicon aurait voulu expliquer la provenance de livres qu'il aurait en fait obtenus par des moyens illicites à Athènes. L'histoire relative à Scepsis, qui n'était pas totalement invraisemblable, aurait donc été produite dans le but de brouiller les pistes, à la manière de nos antiquaires modernes attribuant une origine fictive à un objet dont ils veulent taire la provenance illégale. Mais cette hypothèse, si l'on veut l'accepter, n'explique pas pourquoi Strabon aurait retenu pour lui-même le récit d'Apellicon. Simple crédulité ? Pour Gottschalk (*op. cit.* [n. 1], 1987, p. 1088), il s'agirait plutôt d'un choix délibéré de Strabon, destiné à soutenir son explication du déclin de l'école d'Aristote à la mort de Théophraste, puis de son renouveau au I^{er} siècle¹⁰. Dans la suite, nous

6. Cf. H. B. GOTTSCHALK, *op. cit.* (n. 1), 1987, p. 1083.

7. Cf. H. B. GOTTSCHALK, *op. cit.* (n. 1), 1987, p. 1084.

8. Cf. H. B. GOTTSCHALK, *op. cit.* (n. 1), 1987, p. 1085.

9. Cf. H. B. GOTTSCHALK, *op. cit.* (n. 1), 1987, p. 1086, n. 32.

10. Le déclin, s'il a vraiment existé, serait reflété notamment par les trouvailles papyrologiques. Nous ne possédons aucun fragment d'Aristote datant du II^e ou du I^{er} s. av. J.-C., alors qu'on en trouve un au III^e s. av. J.-C., deux au I^{er} s. apr. J.-C., cinq au II^e s., cinq au III^e s., un au IV^e s. et un au V^e s. Mais le phénomène ne touche pas le seul Aristote : d'autres auteurs de prose sont affectés, comme par exemple

verrons toutefois que Strabon ne s'est pas contenté de choisir un récit en particulier, mais qu'il a aussi adopté un mode d'exposition qui lui permet de procéder à une critique implicite de ses sources. Il est toujours périlleux de prétendre attribuer à un écrivain une quelconque intention, exception faite de passages où un auteur présente explicitement un programme. On peut néanmoins tenter de montrer qu'un passage s'inscrit de manière convaincante dans un système organisé. En l'occurrence, Strabon peut convaincre son lecteur qu'il dispose d'une source d'information supérieure à celle des autres érudits contemporains.

Mise en situation du passage de Strabon

Pour comprendre la perspective dans laquelle Strabon place son récit relatif à la bibliothèque d'Aristote, il importe de rappeler en premier le débat qui précède le passage, débat qui porte notamment sur la chute de Troie, puis sur Scepsis, et enfin sur le sort d'Énée après la chute de Troie (13, 1, 52-55) ; la préoccupation de Strabon quant à la fiabilité de ses sources transparaît en plusieurs endroits du texte. Le passage commence avec une histoire des origines de Scepsis, où le lecteur apprend que la cité se trouvait d'abord sur les contreforts du Mont Ida, mais qu'elle fut déplacée soixante stades plus bas par Scamandrios, fils d'Hector, ainsi que par Ascagne, fils d'Énée. Les deux familles auraient détenu la royauté pendant longtemps ; puis la cité aurait été gouvernée par une oligarchie, avant que les Milésiens n'y installent une démocratie¹¹. En dépit de cette évolution, les héritiers des familles fondatrices continuèrent à se faire appeler rois, et conservèrent certaines prérogatives liées à leur origine. Sous les diadoques, les habitants de Scepsis furent incorporés à Alexandrie de Troade sous Antigone le Borgne, avant de retrouver leur autonomie sous Lysimaque (301 av. J.-C.).

Dans la suite du passage (13, 1, 53), Strabon va opposer à ce premier récit des versions discordantes ; il utilise à cette occasion la tournure τῷ περὶ τῶν ἀρχηγῶν τῆς Σκήψεως λόγῳ, puis τοῖς περὶ τῶν ἀρχηγῶν τῆς Σκήψεως λεχθεῖσιν. La récurrence de cette expression, sous deux formes très proches, suggère que le géographe a dû disposer d'un récit intitulé περὶ τῶν ἀρχηγῶν τῆς Σκήψεως. Même s'il a pu remonter à une tradition orale, ce compte rendu des origines de la cité a dû connaître une mise par écrit, puisque Strabon n'a pas enquêté sur place. Le géographe ne cite pas sa source, mais il mentionne ailleurs l'opinion

Platon, Xénophon et Thucydide (mais pas Théophraste). Cf. W. CLARYSSE, *Leuven Database of Ancient Books* (CD-ROM, Leuven, 1998).

11. Scepsis figure parmi les colonies de Milet, cf. 14, 1, 6.

favorable de Polybe sur Eudoxe, et surtout sur Éphore, lorsqu'ils traitent de fondateurs de cités (περὶ ἀρχηγετῶν)¹². Il est donc possible que Strabon ait recouru, de manière indirecte, à un récit relatif aux origines de Scepsis produit par Eudoxe ou Éphore. La partie touchant aux règnes d'Antigone le Borgne et de Lysimaque – postérieurs à la période d'activité d'Eudoxe et d'Éphore – suggère que Strabon a pu se servir d'une source datant au plus tôt du III^e s. av. J.-C. ; l'absence d'une mention des Attalides dans cette partie donne à penser que le récit tel que le connaît Strabon se fixe définitivement vers le début du III^e siècle, et non plus tard. Ce récit présente une structure linéaire très simple, dans laquelle le pouvoir à Scepsis passe successivement de la royauté à l'oligarchie, puis de l'oligarchie à la démocratie. Un tel enchaînement rappelle la vision platonicienne et aristotélicienne des trois formes de gouvernement, que l'on retrouve aussi dans les réflexions de Polybe au livre 6 de ses *Histoires*¹³.

Les caractéristiques principales de l'hypothétique λόγος περὶ ἀρχηγετῶν utilisé par Strabon ayant été dégagées, il convient de revenir au texte du géographe lui-même, et aux avis discordants dont il fait état. Strabon mentionne en effet l'opinion de Démétrios de Scepsis (13, 1, 53), selon laquelle la ville aurait servi de résidence à Énée. Autrement dit, Démétrios – s'appuyant sur le témoignage d'Homère – se démarque du λόγος περὶ ἀρχηγετῶν, puisque ce dernier attribuait la fondation de Scepsis à Scamandrios, fils d'Hector, ainsi qu'à Ascagne, fils d'Énée¹⁴. Strabon s'empresse toutefois de souligner les désaccords divisant les interprètes des sources homériques. C'est à ce point qu'apparaît le premier des deux rappels relatifs au λόγος περὶ ἀρχηγετῶν, dont le lecteur apprend qu'il diffère de ce que l'on raconte d'ordinaire sur Énée. Strabon présente alors un bref aperçu des divergences relatives au sort d'Énée après la chute de Troie ; l'enjeu du débat consiste à déterminer si Énée est resté en Troade (à Scepsis, comme l'affirme Démétrios), ou s'il s'est rendu en Italie. Au terme de cet examen, Strabon conclut en soulignant le fait qu'Homère n'est en accord avec aucune des deux versions, pas plus

12. Strab., 10, 3, 5 = Pol., 13, 1, 4. Eudoxe : F 328 Lasserre ; Éphore : *FGrHist* 70, T 18a.

13. Cf. Pol., 6, 3, 1 – 6, 9, 9 ; Aristot., *Pol.*, 3, 1279a-b. La théorie des trois formes de gouvernement apparaît déjà chez Hérodote (3, 80-82). Polybe, pour sa part, déclare explicitement (6, 5, 1) qu'il présente une version simplifiée de l'analyse de Platon (cf. *Rep.*, 544b - 580b). Sur cette théorie des trois formes de gouvernement, cf. K. VON FRITZ, *The Theory of the Mixed Constitution in Antiquity*, New York, 1954 ; J. DE ROMILLY, « Le classement des constitutions d'Hérodote à Aristote », *REG* 72 (1959), p. 81-99.

14. Cf. *Il.*, 20, 188-192.

qu'avec le λόγος περὶ ὄρχηγετῶν, dont c'est ici la seconde mention¹⁵. Par les « deux versions » (neutre οὐδετέροις), il faut comprendre d'une part celle de Démétrios, selon laquelle Énée aurait résidé à Scepsis, d'autre part celle que véhiculent des sources diverses, selon laquelle Énée aurait émigré en Italie. Pour Strabon, qui se réfère à l'autorité de l'*Iliade* (20, 306-308), Énée n'aurait pas quitté Troie, mais aurait pris la succession de Priam, dont la descendance avait été anéantie¹⁶.

En résumé, Strabon cite, pour s'en distancier, plusieurs sources de nature et de contenu différents, et avance sa propre opinion sur le sort d'Énée après la chute de Troie, en prenant à témoin le texte d'Homère. Relevons le fait que la discussion, qui devait porter sur Scepsis, a dérivé sur l'interprétation de la tradition mythologique, notamment à partir d'éléments contradictoires glanés dans l'*Iliade*.

C'est au terme de cette discussion assez complexe que débute le passage relatif à la bibliothèque d'Aristote (13, 1, 54), dont l'objet premier semble être de rappeler le souvenir de quelques philosophes connus originaires de Scepsis. Ce passage ne se clôt qu'à la fin du paragraphe 55, avec les mots περὶ μὲν τῶν Σκηψίων ταῦτα (« voilà ce que j'avais à dire sur les gens de Scepsis »). La digression sur la bibliothèque se trouve donc enchâssée dans la section consacrée à ces gens. Directement après la digression, Strabon revient aux gens de Scepsis avec quelques lignes sur Démétrios, dont le lecteur apprend qu'il a écrit un commentaire sur *La disposition des forces troyennes* (Τρωϊκὸς διάκοσμος), et qu'il est contemporain des érudits Cratès de Mallos et Aristarque de Samos. Le catalogue des gens de Scepsis se termine avec Métrodore, pour lequel Strabon compose aussi une assez longue digression.

Les exclusions dans le passage de Strabon

La tradition rapportée par Strabon sur le sort des livres d'Aristote ne faisait certainement pas l'unanimité, comme le montre la formulation même du géographe : après avoir affirmé que Nélée avait hérité de la bibliothèque de Théophraste, et que cette dernière contenait celle d'Aristote, Strabon entame une justification – qui l'entraînera dans sa digression – avec la particule γοῦν (« du moins »). Cette particule est fréquemment utilisée dans un dialogue pour répondre à une contradiction de la part d'un interlocuteur,

15. Ὅμηρος μέντοι συνηγορεῖν οὐδετέροις ἔοικεν, οὐδὲ τοῖς περὶ τῶν ὄρχηγετῶν τῆς Σκήσεως λεχθεῖσιν.

16. Sur l'interprétation d'Homère par Strabon, cf. A. M. BIRASCHI, « Omero e aspetti della tradizione omerica nei libri straboniani sull'Asia minore », dans A. M. BIRASCHI et G. SALMERI (éd.), *Strabone e l'Asia minore*, Napoli, 2000, p. 45-72.

ou pour prévenir une telle contradiction. Elle introduit aussi souvent une preuve partielle¹⁷. Le processus de justification engagé ici par Strabon demande à être examiné à la lumière du débat dont l'auteur a fait état précédemment, à propos des sources divergentes relatives à Énée. Nous avons vu comment, sur la base de divers passages de l'*Illiade*, différentes sources offrent des interprétations contradictoires sur le sort du héros troyen. Or que nous apprend la digression sur le sort de la bibliothèque d'Aristote ? Elle démontre indirectement que, entre la mort de Théophraste en 288 av. J.-C. et l'époque qui a précédé directement l'activité de Strabon au I^{er} s. av. J.-C., les philosophes péripatéticiens ont mené leurs recherches sans disposer ni de la bibliothèque du fondateur de leur école, ni de celle de son successeur ; autant dire qu'ils travaillaient dans une pénombre qui discrédite leurs travaux. Un contradicteur de Strabon pourrait rétorquer que, si les livres avaient disparu d'Athènes, du moins étaient-ils disponibles à Scepsis, où se trouvait précisément l'un des plus grands spécialistes d'Homère en la personne de Démétrios. La réponse implicite à cette objection se trouve dans la suite du récit, où l'on apprend que ces livres, bien qu'ils fussent déposés à Scepsis, étaient interdits d'accès par les héritiers de Nélée. Les représentants les plus insignes de la philologie homérique à l'époque de Démétrios sont Cratès, installé à Pergame, et Aristarque, établi à Alexandrie. Nous avons vu précédemment que Strabon avait mentionné expressément le synchronisme entre Démétrios, Cratès et Aristarque. Par conséquent, la mise à l'écart des livres d'Aristote et de Théophraste touche non seulement les Athéniens et Démétrios de Scepsis, mais aussi les chercheurs de Pergame et d'Alexandrie.

Lorsque les livres sont rachetés par Apellicon de Téos, la situation ne s'améliore pas pour autant, puisque le récit insiste sur les maladroites commises par le bibliophile sur les précieux ouvrages. Une fois le transfert à Rome opéré à l'époque de Sulla, Strabon fait état de deux canaux de transmission : d'une part, il relève le travail de copistes médiocres, dont on ne peut manifestement pas attendre une grande fiabilité ; d'autre part, il signale comme seule exception le cas de Tyrannion, qui a obtenu un accès privilégié aux manuscrits en se ménageant la bonne volonté du bibliothécaire. La conclusion indirecte à laquelle aboutit cette histoire est donc que les sources aristotéliennes sont relativement peu fiables, mais que, dans cette médiocrité, le moins mal servi est Tyrannion. Or ce dernier n'est

17. On trouvera de nombreux parallèles chez J. D. DENNISTON, *Greek Particles*, Oxford, 1954², p. 450-452 ; E. HALL (*Inventing the Barbarian*, Oxford, 1989, p. 135) aboutit à une conclusion identique sur un passage similaire.

autre que l'un des maîtres de Strabon¹⁸ ! Tyrannion est originaire d'Amisos, une ville située à quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau d'Amasée, patrie du géographe. La proximité des origines explique peut-être en partie pourquoi Strabon a suivi l'enseignement de Tyrannion. Strabon, dépositaire du savoir de son maître, pouvait ainsi revendiquer une connaissance moins imparfaite que ses concurrents des recherches d'Aristote et de Théophraste.

Le récit relatif à la bibliothèque d'Aristote a donc pu servir, dans le cadre de l'exposé de Strabon, à mettre en lumière la carence des sources disponibles pour ses prédécesseurs. A priori, on pourrait s'attendre à ce que Démétrios, établi à Scepsis à l'époque où une tradition localisait dans cette même ville les livres des premiers péripatéticiens, ait disposé d'un avantage sur d'autres commentateurs du texte homérique. Or le récit choisi par Strabon montre qu'il n'en est rien, puisque Démétrios n'aurait pas eu accès aux précieux documents. En revanche, Strabon insiste à trois reprises sur le fait que Démétrios possède une connaissance de première main du terrain, pour l'avoir vu de ses propres yeux. Ainsi, Démétrios aurait visité le site de Troie dans sa jeunesse (13, 1, 27). Lorsque Strabon, laissant Troie, passe à l'intérieur des terres, il se fonde sur l'autorité de Démétrios qui, comme autochtone, connaît bien le terrain (13, 1, 43). Enfin, lorsqu'il s'agit de trancher sur des questions de détail relatives à la toponymie, Strabon s'appuie sur Démétrios, « en tant qu'homme expérimenté et intégré au terrain, qui s'est tant préoccupé de ce sujet qu'il a rédigé trente livres pour expliquer un peu plus de soixante vers, le Catalogue des Troyens »¹⁹. Les limites de l'utilité de Démétrios sont ainsi fixées : pour tout ce qui touche à la connaissance du terrain, Strabon n'hésite pas à suivre cet auteur ; mais pour l'interprétation des poèmes homériques, l'origine autochtone de Démétrios ne lui apporte aucun avantage décisif, puisqu'il n'a, lui non plus, pas disposé des écrits d'Aristote ou de Théophraste, bien qu'il fût installé à Scepsis²⁰.

18. Cf. Strab., 12, 3, 16 et W. ALY, « Strabon », *RE* 4A (1931), p. 79-81. Des liens de cette nature peuvent influencer la perspective d'un élève face à son maître ; on le constate notamment avec le cas de Philostrate et de son maître Proclus de Naucratis, cf. P. SCHUBERT, « Philostrate et les sophistes d'Alexandrie », *Mnemosyne* 48 (1995), p. 180-181.

19. 13, 1, 45 : ὡς ἀνδρὶ ἐμπείρω καὶ ἐντοπίῳ, φροντίσαντί τε τοσοῦτον περὶ τούτων ὥστε τριάκοντα βιβλίου συγγράμειν στίχων ἐξήγησιν μικρῶ πλειόνων ἐξήκοντα, τοῦ καταλόγου τῶν Τρώων.

20. Outre les références à la *Poétique* d'Aristote déjà citées à la note 4, on peut mentionner les *Problèmes homériques*, dont il ne nous reste que des fragments (fr. 142-179 Rose). Cf. R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship* I, Oxford, 1968, p. 69-70.

*

* *

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons confronter la démarche suivie par Strabon à celle de deux auteurs présentant plusieurs points de contact avec notre géographe, Diodore de Sicile, avec sa *Bibliothèque historique*, et Denys d'Halicarnasse avec les *Antiquités romaines*. Ces deux auteurs, presque contemporains de Strabon, passent par Rome comme lui et rédigent des ouvrages historiques de très grande envergure qui exigent un recours à des sources plus anciennes²¹. Il ne saurait être question de traiter ici de l'attitude des trois auteurs face au pouvoir romain, mais plus modestement de mettre en évidence l'accès à une riche documentation dans la ville de Rome, laquelle a pris la préséance sur Alexandrie. Diodore laisse planer une certaine ambiguïté quant à l'importance relative des deux villes au moment où il fait la description d'Alexandrie²². Vers la même époque, on retrouve une préoccupation analogue chez Philodème²³.

Dans un passage où il expose les moyens dont il a disposé pour écrire sa *Bibliothèque historique* (1, 4, 1-5), Diodore commence par souligner l'importance de l'autopsie dans ses recherches, en mentionnant des voyages

21. Diodore est vraisemblablement à Rome avant les deux autres, puisqu'il met un terme à sa *Bibliothèque historique* peu après l'an 30 av. J.-C. ; cf. J. SIRINELLI, *Les enfants d'Alexandre*, Paris, 1993, p. 165. Strabon arrive à Rome aux alentours de 44 (J. SIRINELLI, *op. cit.*, p. 213), et Denys d'Halicarnasse peu après la bataille d'Actium (*Ibid.*, p. 215). Le centre de gravité que constitue Rome entre la fin de la République et le début de l'Empire se déplace ensuite en direction de l'Asie Mineure, cf. S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, Oxford, 1996, p. 2-3.

22. Cf. Diod. Sic., 1, 50, 7 : ἐπὶ τοσοῦτον ἐκόσμησαν αὐτὴν ὥστε παρὰ τοῖς πλείστοις πρώτην ἢ δευτέραν ἀριθμεῖσθαι τῶν κατὰ τὴν οἰκουμένην πόλεων (« ils l'ont ornée si richement que, pour la majorité, elle compte comme la première ou la deuxième des cités du monde habitée ») ; 17, 52, 5 : καθόλου δ' ἡ πόλις τοσαύτην ἐπίδοσιν ἔλαβεν ἐν τοῖς ὕστερον χρόνοις ὥστε παρὰ πολλοῖς αὐτὴν πρώτην ἀριθμεῖσθαι τῶν κατὰ τὴν οἰκουμένην (« en général, la cité a reçu une telle dotation dans les temps qui ont suivi que, pour de nombreuses personnes, elle compte comme la première des cités du monde habitée »). Quelle que soit son admiration pour Alexandrie, Diodore ne lui donne pas la première place sans une légère réticence, qui s'exprime dans le second passage par l'expression παρὰ πολλοῖς.

23. Cf. S. SUDHAUS (éd.), *Philodemi volumina rhetorica* II, Leipzig, 1896, p. 145 : ἐνίους δὲ καὶ δυναστευτικαὶ πόλεις καὶ χώραι κατέσχον ὥσπερ Ἀλεξάνδρεια καὶ Ῥώμη τοῦτο μὲν ἀνάγκαις τοῦτο δὲ μεγάλαις ἑαυτῶν τε καὶ πατρίδων χρεῖαις (« certains ont été retenus par des cités ou des régions puissantes, comme Alexandrie et Rome, soit par la contrainte, soit par un puissant intérêt pour eux-mêmes ou pour leur patrie »). Cf. K. S. SACKS, *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, 1990, p. 121.

en Europe et en Asie. Deux autres facteurs ont également contribué à la réussite de son entreprise : premièrement, l'intérêt intrinsèque du sujet qu'il a traité ; deuxièmement, l'abondance de la documentation dont il a disposé à Rome.

Denys d'Halicarnasse insiste lui aussi sur sa présence à Rome, et précise qu'il y a passé vingt-deux ans à partir du moment où Auguste a mis fin à la guerre civile (D. H., *Ant. rom.*, 1, 7, 1-3). Denys, comme Diodore, s'est familiarisé avec la langue latine ; il a eu accès à des sources écrites et orales pour rédiger son histoire de Rome. Pour le sujet qu'il traite, Rome constitue évidemment le lieu idéal où il pourra amasser la documentation nécessaire à la réalisation de son projet. Mais, de manière plus large, cette ville s'impose aussi comme le haut lieu des recherches érudites au début de l'Empire. L'insistance de Diodore et de Denys sur l'opportunité d'un séjour à Rome, mais aussi sur l'abondance de la documentation disponible sur place, permet de mieux saisir la perspective dans laquelle Strabon fait état des sources disponibles au moment de la rédaction de sa *Géographie*. Il souligne la faiblesse des sources sur les débuts de l'école péripatéticienne pour les chercheurs de la période hellénistique, que ce soit à Athènes, à Pergame, à Alexandrie ou encore à Scepsis, et fait mention des difficultés d'accès aux textes récemment mis en circulation à Rome. Il présente aussi Tyrannion – dont nous savons par ailleurs qu'il fut l'un des maîtres de Strabon – comme la seule personne à avoir pu consulter les précieux manuscrits dans une forme qui n'avait pas encore été adultérée par de mauvais copistes. Comme Diodore et Denys, Strabon a donc su profiter de son séjour à Rome pour rassembler une documentation unique dans une ville devenue pour une brève période la capitale de l'érudition. L'accès à cette source privilégiée représente, à ses yeux, un argument qualitatif non négligeable. Toutefois, à la différence de Diodore et de Denys, dont l'exposé sur les sources se situe dans une partie de leur ouvrage que l'on peut considérer, au sens propre du terme, comme programmatique, Strabon opte pour une approche comprenant deux phases distinctes. Dans les premiers chapitres de sa *Géographie*, il se livre à une discussion de ses prédécesseurs, dans la perspective de la philologie homérique, tout en revendiquant le statut de philosophe. Puis, beaucoup plus loin dans son ouvrage, seulement après avoir discuté dans le détail la topographie de Troie, il saisit l'occasion de la description de Scepsis pour se livrer à la digression sur le sort de la bibliothèque d'Aristote et de Théophraste. Ce développement sur une source capitale pour l'interprétation du texte homérique permet au lecteur de mesurer, implicitement, la valeur de la documentation utilisée par le géographe. En fin de compte, rien ne nous permet

de mesurer la fiabilité alléguée de Tyrannion ; nous devons nous borner à constater la stratégie déployée par Strabon pour mettre en valeur sa source.

Paul SCHUBERT
Université de Neuchâtel
Espace Louis-Agassiz, 1
CH-2000 Neuchâtel